

## LE MAITRE DU TEMPS

de Jean-Daniel POLLET (France)

Dans une veine plus proche de TU IMAGINES ROBINSON que de L'AMOUR C'EST GAI L'AMOUR C'EST TRISTE, Pollet nous propose une (science) - fiction où un être (Jean-Pierre Kalfon), venu d'une autre planète et voyageant à son gré dans le temps, est témoin de la violence au Brésil depuis l'évangélisation abusive des indigènes par les Portugais de la conquête jusqu'à la terreur organisée de la répression antirévolutionnaire actuelle. Grâce à son don d'ubiquité, il joue les justiciers au profit des victimes noires et blanches, mais ne peut empêcher celle qu'il aime d'être abattue dans ses bras. Cette fable amère (tournée au Brésil), où Superman cohabite avec Robinson Crusoe, est plus convaincante par le propos que par la réalisation.

M. M.

## MATHIAS KNEISSL

de Reinhard HAUFF (R.F.A.)

A la fin du siècle dernier, en Bavière, une famille de « hors-la-loi » : des braconniers d'origine italienne, doublement rejetés par la société. Après le meurtre d'un policier, l'aîné, Mathias, devient une sorte de Robin-des-Bois redouté par les paysans riches, admiré et aidé par les pauvres, harcelé par la police. Il sera finalement condamné et exécuté. Le film met en évidence le conflit de classes que l'épopée d'un « bandit » révèle à beaucoup de gens en dénonçant l'exploitation du prolétariat agricole. Le regard du cinéaste est d'une totale objectivité, mais cette froideur rend le « message » d'autant plus exemplaire.

M.M.

## LES MAUDITS SAUVAGES

de Jean-Pierre LEFEBVRE (Canada)

Dans le savoureux « parler » québécois, ce sont les « sacrés » sauvages, les Indiens qui occupaient le pays à l'arrivée des Européens. On les a enivrés,



de  
Ce  
un  
est  
'au  
par  
de  
six  
tit,  
rs,

les  
ure  
vec  
ain  
iles  
au  
lles  
ité,  
eur  
reté  
que  
tois

catéchisés, exploités, massacrés tout en jouant la comédie de l'assimilation : tel est le bilan de trois siècles (1670 - 1970) de colonisation que dresse Jean-Pierre Lefebvre avec l'humour volontiers grinçant qu'on lui connaît. Téléscoquant les âges, il promène trappeurs et Indiens dans le Canada d'aujourd'hui, brocardant au passage la religion, le paternalisme colonialiste et toute la vision suplicienne et raciste en vigueur, dit-il, dans les livres d'école. Dépouillé à l'extrême (de longues scènes en plan fixe), entrecoupé d'un très beau récitatif mis dans la bouche d'une Indienne dépossédée de son identité, le film se présente comme une fable délibérément didactique et propose en final, mi-ironique, mi-sérieux, le retour à l'état de nature prôné par les hippies.

M.M.

## OS DEUS E OS MORTES (LES DIEUX ET LES MORTS)

de Ruy GUERRA (Brésil)

Dans les années vingt, deux familles se battent pour le contrôle de la culture du cacao. Leur extermination réciproque n'aura aucun sens puisque de toute façon le pouvoir tombera entre les mains de l'Angleterre, maîtresse du commerce extérieur du Brésil. Ruy Guerra a bâti un opéra barbare dont le rituel sanglant jaillit sur l'écran en une fête visuelle et musicale constante.

Œuvre sans doute moins achevée que SWEET HUNTERS, LES DIEUX ET LES MORTS n'en est pas moins à ce jour l'ouvrage le plus ambitieux de Ruy Guerra : jamais n'avait été poussé aussi loin, malgré le risque d'hermétisme, le mélange du réalisme et de l'allégorie. Il faut espérer que ce film présenté cet hiver à la Semaine « Positif », trouvera un distributeur et qu'il sera possible de revenir à loisir sur une des œuvres les plus riches et les plus complexes du cinéma novo brésilien.

J.A.G.

## LES OISEAUX, LES ORPHELINS ET LES FOUS

de Juraj JAKUBISKO (Tchécoslovaquie)

Relative déception, pour moi, avec le troisième film du plus baroque des réalisateurs slovaques. Après L'AGE DU CHRIST et DESERTEURS ET PELERINS, ce nouveau film est aussi fou que peut le laisser supposer son titre. Un peu trop, peut-être ! J'entends bien qu'il s'agit, de toute évidence, d'une fable politique en forme de message chiffré sur l'histoire de la Tchécoslovaquie depuis trois ans, mais la parabole se dégrade en farce et le délire visuel manque de style. D'une action confuse où l'on peut s'amuser à chercher des clés historiques, il ressort que pour être heureux, il faut être fou. Cette morale amèrement désabusée est voisine de celle de Chytilova dans LE FRUIT DU PARADIS : mais Jakubisko échoue artistiquement là où sa compatriote a réussi.

M.M.

## \* OKASARETA BYAKUI (LES ANGES VIOLEES) (1967) (photo) SEX-JACK (1970)

de Koji WAKAMATSU (Japon)

Pour ceux qui avaient pu voir d'une part L'EMBRYON, et de l'autre le CHING PING MEI, Wakamatsu restait un cas mystère, un nom synonyme de bizarre et de grotesque, d'un exotisme ambigu. Les deux films présentés à Cannes ne font finalement que renforcer ce point d'interrogation : films où le sexe et la mort sont étroitement liés, dans la recherche obsessionnelle d'une certaine pureté, LES ANGES VIOLEES (au féminin, car ces anges sont des infirmières, mais nous le savions depuis L'ANGE ROUGE) et SEX-JACK (variation sur l'expression anglaise « high-jack »/« détournement ») font preuve d'une recherche thématique — « la discrimination », selon Wakamatsu — en disproportion avec une assez grande naïveté dans les procédés formels. Lorsque, comme dans SEX-JACK, cela se complique d'ambitions vaguement politiques impliquant une certaine démystification des étudiants qui font plus volontiers l'amour que la révolution, grâce à une ironique « solidarité rose », le film